

Adrien Bresson (coord.), Margot Bolotny, Nathalie Brette,
Florence Garambois-Vasquez, Yoann Loir, Clara Lyonnais-Voutaz

Manuel de

culture
générale

225 fiches pour tout savoir

Lettres, Histoire, Géographie,
Sciences Économiques et Sociales,
Philosophie, Art

ellipses

Qu'est-ce que la littérature ?



I Naissance de la littérature

II Pouvoir de la littérature

L'auteur et philosophe Jean-Paul Sartre pose en 1948 la question qui donne son titre au présent développement : « qu'est-ce que la littérature ? ». Il se demande alors pourquoi lire, mais aussi pourquoi écrire. L'objet des développements littéraires que renferme le présent manuel répond davantage à la question : « comment lire ? » Il s'agit de mettre en lumière le fait que la littérature a connu un développement successif, non linéaire, de telle sorte que les œuvres de toutes les époques ne sont pas équivalentes, tout en ayant pu constituer des points d'inspiration les unes pour les autres.

I La naissance de la littérature, dans l'Antiquité, est concomitante du passage du *mythos* au *logos*. Le *mythos* désigne la parole en tant qu'elle est porteuse de sens. Il peut donc désigner un récit oral, dont la vertu est principalement de raconter une histoire. On le voit dans les contes, dans les fables, ou même dans les romans, la littérature tient du *mythos* mais elle ne s'y limite pas : elle est avant tout le lieu du *logos*, c'est-à-dire du raisonnement logique. Si la littérature raconte une histoire, elle le fait avant tout dans la perspective d'une démonstration, plus ou moins évidente, parce que la production littéraire s'inscrit dans un contexte spécifique : elle est produite par un individu à destination d'un autre. La littérature est faite pour être reçue. Or, l'un des objectifs de l'auteur est que sa production littéraire puisse autant que possible être reçue comme il a souhaité qu'elle le soit, d'où la nécessaire existence d'une logique interne à toute production littéraire, et le passage du *mythos*, forme de littérature orale que pratiquaient les *aèdes*, au *logos*, à la fois mode de réflexion et modalité d'écriture. Le mot *littérature* n'existe pas, en lui-même, avant le XII^e siècle de notre ère. Les Grecs comme les Latins n'ont pas de mot pour désigner dans sa totalité et rassembler la production littéraire. La littérature vient du latin *littera* qui désigne la lettre, aussi bien celle de l'alphabet, que celle qui est envoyée à un destinataire. Ainsi, la littérature mêle étymologiquement l'écriture et l'adresse : toute entreprise littéraire ne se conçoit qu'en vertu de sa réception. Au Moyen Âge, la littérature désigne d'abord la « chose écrite », avant de prendre le sens de « savoir tiré des livres », ce qui illustre le fait que le contenu littéraire produit est



porteur d'un sens, et que la lecture permet de retirer des informations. Il y a un raisonnement sous-jacent à la production d'une œuvre littéraire. Le risque lié à l'écriture de fiches dans le cadre d'un manuel de culture générale est de donner une impression fragmentaire, comme si le traitement historique proposé, une époque après l'autre, un genre après l'autre, identifiait comme irrémédiablement différents les moments de la littérature, toute œuvre ne pouvant qu'être autre par rapport à celles qui précèdent. Or, la littérature est malgré tout une, même et universelle : les auteurs s'influencent entre eux, au fil des époques, à travers les mouvements littéraires. Ainsi, nous avons tantôt privilégié un découpage des fiches en fonction des époques, tantôt en fonction des genres et des mouvements littéraires, ce que les excursus que nous proposons dans le domaine des arts figuratifs viennent appuyer, répondant à une même logique. Notre objectif était à chaque fois d'illustrer les moments artistiques comme un tout organique, afin d'éviter une impression de fragmentation.

II Dès l'Antiquité, le premier pouvoir de la littérature est résumé par l'adage *placere et docere*, c'est-à-dire « plaire et instruire ». La littérature se conçoit au miroir des impressions qu'elle est en mesure de produire et des sentiments qu'elle est capable de provoquer. Elle est constituée de plusieurs strates significatives qui, toutes, peuvent instruire. L'amusement ne constitue pas la seule fin, mais il est d'une importance certaine, de même que d'autres émotions qui sont en mesure de faciliter l'instruction et la compréhension. C'est en vertu du pouvoir signifiant de la littérature, le texte étant doublé d'un sous-texte, qu'elle a souvent été employée pour représenter des messages, comme au XVIII^e siècle, siècle des Lumières, courant de pensée philosophique, intellectuelle et littéraire, qui vise un renouveau de la pensée, en considérant que la réflexion doit pouvoir s'éloigner des cadres stricts et préconçus hérités du Moyen Âge. Il s'agit alors, pour la littérature, de favoriser l'ouverture d'esprit, mais encore de lutter contre l'**obscurantisme** religieux qui souhaite la museler. Ainsi, l'outil littéraire se présente comme une arme ayant un véritable pouvoir d'influence. D'ailleurs, selon le théoricien de la littérature Antoine Compagnon, la littérature est une réalité fondamentalement inscrite dans l'opposition en ce qu'elle a le pouvoir de contester la soumission au pouvoir. En cela, elle est un contre-pouvoir, révélant toute l'étendue de son pouvoir lorsqu'elle est persécutée. Il en résulte un paradoxe, à savoir que la liberté ne lui est pas tant propice, la privant des carcans auxquels résister, ce qui fonde son originalité et son adaptabilité.



Notions

- **Aède**: artiste, poète, conteur dans le monde antique, qui chante des poèmes en s'accompagnant de musique (lyre ou cithare). Le contenu du poème pouvait être élaboré au gré du rythme et de la chanson. Le plus connu des aèdes est Homère, poète grec.
- **Obscurantisme**: attitude de ceux qui s'opposent à la diffusion de l'instruction et de la culture, des sciences ou encore des idées qui visent à éclairer la raison au sein du peuple. L'obscurantisme a pu être l'apanage des religieux, luttant notamment contre les connaissances scientifiques et l'idée de progrès afin de conserver une mainmise sur la société.

Le coin culture

Le pouvoir d'influence de la littérature n'a pas manqué d'intégrer la sphère politique, si bien qu'il est désormais d'usage pour les anciens présidents de la République d'écrire des livres. Si les *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle, président de la République française de 1958 à 1969, sont entrées dans le champ de la littérature, il n'en va pas de même de toutes les productions des anciens présidents, qui ne manquent pour autant pas de revendiquer leurs influences littéraires ou de présenter leurs auteurs favoris.

Pour aller plus loin

- Antoine Compagnon, *La littérature, pour quoi faire?*, 2007.
- Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, 1948.



Historiographie et méthodologie historique

I Le métier et le rôle de l'historien

II Qu'est-ce que l'historiographie ?

Le mot *histoire* vient du grec ancien, signifiant « recherche, connaissance acquise par l'enquête, récit ». L'histoire est l'étude des faits et des événements du passé mais également leur écriture. Elle est une science humaine et sociale, dont le champ de recherches est vaste. L'écriture de l'histoire s'appuyant principalement sur des **sources** écrites, elle commence à l'invention de l'écriture, soit aux environs de 3500 av. J.-C. Mais si cette dernière émerge avant notre ère dans le croissant fertile, ce n'est pas le cas de toutes les régions du monde. C'est pourquoi d'autres changements sociétaux sont mis en avant, notamment la domestication et la sédentarité pour préciser le début de l'histoire. La période historique est finalement très courte au regard de l'histoire de la planète et elle est étroitement corrélée à celle des hommes.

I Le métier d'historien est donc celui d'un enquêteur. Son objet d'étude concerne les sociétés du passé, qu'il reconstitue à partir des traces écrites. Son rôle est d'établir la vérité des faits qui se sont produits, de la façon la plus neutre possible, quel que soit le sujet. Sa méthode est scientifique. Les historiens sont donc amenés à trier leurs sources, à les analyser, à les vérifier, à **critiquer les documents** sur lesquels ils travaillent. Ils les comparent, les confrontent, les réintègrent dans leur contexte historique de façon rigoureuse et méthodique avant de mettre en forme leurs conclusions. L'histoire donne sens au passé qu'elle éclaire. Dans son texte intitulé *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Marc Bloch, historien français, affirmait que l'histoire est indispensable, car selon lui, « l'ignorance du passé ne se borne pas à nuire à la connaissance du présent ; elle compromet, dans le présent, l'action même ». L'historien a aussi un rôle social puisqu'il se situe entre la recherche scientifique et la société : il permet à cette dernière de mieux se connaître elle-même à la lumière de son passé. Pour Jacques Le Goff, l'historien doit « chercher, enseigner et vulgariser ». Il a une responsabilité par rapport à la collectivité en tant qu'intellectuel. Pour autant, « le rôle social n'est pas sans poser des problèmes majeurs d'ordre éthique », souligne

Henry Laurens, spécialiste du monde arabe et professeur au Collège de France, car « le besoin de savoir ne doit pas se transformer en posture d'accusateur, voire en juge et en jury ». L'écriture de l'histoire est censée être élaborée à partir de sources écrites et orales plutôt qu'en fonction d'une idéologie ou d'hypothèses spéculatives. Pour autant, elle demeure une construction humaine inévitablement inscrite dans son époque, tributaire de la manière dont les hommes voient le monde, de leur auteur, de leur culture. Elle peut également être détournée dans certains régimes politiques, à certaines périodes, dans certaines régions à des fins politiques.

II La discipline universitaire d'étude et de l'écriture de l'histoire, y compris la critique des méthodes, est l'historiographie. On ne fait pas de l'histoire seul, l'historiographie y tient un rôle fondamental. L'historien travaille à partir des recherches de ses prédécesseurs ou de ses contemporains. Plusieurs courants historiographiques se sont succédé jusqu'à aujourd'hui. En France, l'historiographie débute véritablement au début du XIX^e siècle. Auparavant, l'histoire est principalement événementielle et elle est tributaire du pouvoir des rois, des grands seigneurs ou de l'Église. Depuis Gabriel Monod qui crée en 1876 la *Revue historique*, les historiens ont modifié leurs méthodes en réévaluant et en critiquant les sources, leur origine, la manière de les exploiter ainsi que leur champ d'intervention. Depuis, les historiens s'appuient sur des sciences auxiliaires (sociologie, anthropologie, sciences économiques, ...) permettant de couvrir le champ le plus large des existences humaines. L'écriture de l'histoire s'oriente vers une histoire des mentalités (avec Philippe Ariès, Emmanuel Leroy-Ladurie, Georges Duby, Jacques Le Goff), du genre (notamment masculin/féminin, avec Michèle Perrot), des minorités, des relations internationales (avec Jean-Baptiste Duroselle). Puisque l'historien ne travaille pas seul, les recherches actuelles s'intéressent à l'écriture d'une histoire globale (avec Patrick Boucheron), connectée, coécrite par des historiens de pays différents. Ainsi, les *postcolonial studies*, champ de recherche apparu dans les années 1980 aux États-Unis, s'inscrivent dans une vision critique du discours européen porté sur des pays anciennement colonisés. Ces travaux permettent de revoir les histoires nationales sous d'autres angles d'approche et à partir d'autres sources. L'écriture de l'histoire se poursuit, en témoignent les historiens du « temps présent », qui contribuent, malgré la proximité des faits qu'ils étudient, à la connaissance et à la compréhension de manière scientifique du présent.



FOCUS

i Notions

- **Critique d'un document :** la critique interne et externe d'un document ou d'une source sont à la base du travail de l'historien. La première porte sur leur contenu, la seconde concerne leur authenticité, leur contexte de production et leur provenance.
- **Source :** ensemble des preuves que les hommes ont laissées et dont l'historien se sert pour écrire le passé. Il existe plusieurs types de sources : les sources écrites, les sources orales, les sources archéologiques ou muettes, les sources audio-visuelles.

🔗 Pour aller plus loin

- **Sitographie**
 - Apologie pour l'Histoire | France Culture.
 - Les rendez-vous de l'Histoire | Écrire l'histoire du temps présent.
- **Bibliographie**
 - Guy Bourdé, Hervé Martin, *Les écoles historiques*, 1997.
 - Sylvie Chaperon, *Histoire des femmes et du genre, historiographie, sources et méthodes*, 2022.
 - Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Hoffenstadt, *Historiographies : concepts et débats*, 2010.
 - Antoine Prost, *Douze leçons sur l'Histoire*, 1996.



Quels mots pour parler de l'espace et de la géographie ?



- I La géographie scolaire, une vision limitée de la géographie ?
- II La diversité des types de géographie
- III Lieu, espace, territoire : une multiplicité de termes pour qualifier l'espace habité
- IV Les marqueurs du langage géographique

D'après la philosophie d'Emmanuel Kant (1724-1804), l'espace et le temps sont les deux éléments *a priori* sans lesquels nous ne pouvons percevoir ce qui nous entoure. Or, même si l'espace est omniprésent dans notre quotidien, par nos pratiques, nos discours et nos représentations, il est aussi un objet d'étude d'une discipline spécifique, la géographie, qui mobilise un vocabulaire précis qu'il est important de comprendre et de maîtriser.

I La géographie scolaire, telle qu'elle est présentée dans les programmes du secondaire, se concentre sur certains pans de la géographie que sont la géographie économique et la géographie du développement, avec des programmes centrés sur la mondialisation, les mobilités, les activités économiques et la notion de développement. Or, ces éléments ne représentent qu'une portion congrue de la géographie.

II Il existe plusieurs manières de classer les objets des géographes. Ils peuvent tout d'abord être répartis entre géographie humaine et géographie physique : la géographie humaine désigne tous les travaux qui portent sur l'espace tel qu'il est vécu, aménagé et occupé par les humains alors que la géographie physique désigne les travaux qui s'intéressent à la dimension biophysique des environnements, en étudiant les composants des milieux naturels (géomorphologie, hydrologie, climatologie, ...). Il existe également des types de géographies selon leurs objets, leurs méthodes et leurs approches de recherche. Enfin, aujourd'hui, la division en disciplines, caractéristique des sciences en France, côtoie aussi une division en champs de recherche (ou *Studies*) inspirée de la recherche anglosaxonne. Ces champs sont interdisciplinaires et structurés autour d'un objet commun tels que les *gender studies* (les études de genre) ou les *animal studies* (les études animales).

III Pour désigner l'espace, il existe différents termes présentant des nuances. Le lieu désigne une portion d'espace et possède une étendue limitée, il est précisément identifiable. L'espace désigne quant à lui une étendue autour d'un élément ou entre deux éléments de manière plus floue. Enfin, le territoire désigne une portion d'espace appropriée qui n'est territoire que parce qu'il y a des individus qui se l'approprient de façon visible dans l'espace par exemple par des aménagements.

IV Le langage géographique est marqué par quelques spécificités qui permettent de le distinguer du langage courant. Tout d'abord, la géographie se caractérise par une attention particulière portée aux jeux d'**échelle** : pour comprendre un phénomène, il est étudié à toutes les échelles, de l'échelle mondiale à l'échelle nationale, régionale voire (micro) locale. Le langage géographique se distingue du langage courant dans l'emploi des expressions « grande échelle » et « petite échelle » : en géographie, la grande échelle est l'échelle micro-locale (un lieu, un quartier) et la « petite échelle » est l'échelle continentale ou mondiale. Cela s'explique par le ratio entre la distance représentée sur la carte et la distance réelle. En effet, plus la surface représentée est vaste, plus le rapport est petit (1 cm pour 500 km par exemple), à l'inverse plus l'espace cartographié est précis, plus le rapport est grand (1 cm pour 25 m par exemple) : le résultat de la division $1/500$ est inférieur à celui de celle $1/25$. Par ailleurs, les acteurs jouent un rôle essentiel dans l'organisation et l'aménagement de l'espace : il est donc essentiel de ne pas personnaliser les espaces (et de ne pas dire « la France décide de... »), mais de bien préciser, y compris dans l'expression, quels sont les acteurs concernés, quels sont leurs intérêts, ... Enfin, certains termes clés constituent des marqueurs du discours géographique : outre les termes « échelles » et « acteurs », on peut mentionner **pôle, réseau, flux, interface**.



Notions

- **Échelle** : au sens cartographique, l'échelle est le rapport entre l'espace représenté sur la carte et l'espace réel. De manière plus générale, cela désigne l'étendue d'un territoire étudié ou d'un territoire aménagé par des acteurs.
- **Flux** : écoulement ou déplacement d'un élément via un réseau (flux financiers, individus, eau, écoulement sédimentaire, par exemple).
- **Interface** : zone de contact entre deux espaces, deux entités de natures différentes.
- **Pôle** : point de l'espace, inséré dans des réseaux.
- **Réseaux** : ensemble de connexions et de supports, matériels ou non, qui supportent les différents flux. Il existe des réseaux de transport comme des réseaux numériques et des réseaux liés aux diasporas.

Cas concret

L'un des concepts fondateurs de la géographie contemporaine est celui d'espace vécu, proposé par Armand Frémont en 1976. Il souligne que l'espace vécu comprend non seulement le lieu d'habitation mais aussi l'espace de vie (de travail, de loisirs, de consommation, ...) et l'espace social (des relations avec d'autres individus), tel qu'un individu se le représente.

Pour aller plus loin

- **Sitographie**
Pour une définition et une explication d'un terme, le glossaire du site Géoconfluences est une ressource riche.
- **Bibliographie**
 - Pascal Baud, Serge Bourgeat et Catherine Bras, *Dictionnaire de géographie*, 2022.
 - Jérôme Dunlop, *Les 100 mots de la géographie*, 2019.
 - Armand Frémont, *La région, espace vécu*, 1976.





Objets et méthodes des sciences économiques et sociales

- I La construction progressive des objets de recherche
- II Des approches méthodologiques distinctes
- III L'interdisciplinarité en SES

Les sciences économiques et sociales regroupent des disciplines qui cherchent à comprendre et à décrire la société contemporaine. Elles sont nées dans le sillage des révolutions politiques, industrielles et scientifiques qui bouleversent les sociétés européennes entre les xvi^{e} et xix^{e} siècles. La religion comme seul critère de compréhension du monde laisse alors place à un cadre explicatif plus diversifié, faisant intervenir des facteurs rationnels, matériels et sociaux. L'économie et la sociologie, bien que dotées de méthodes et d'angles d'analyse distincts, se complètent pour éclairer les comportements individuels et collectifs.

I Les sciences économiques et sociales explorent la manière dont les individus, qui ont leurs intérêts personnels, parviennent à construire une société organisée. La science économique se développe dès le xvi^{e} siècle en traitant cette problématique à travers la thématique de la richesse et de sa répartition entre les individus, entre les groupes sociaux et entre les pays. Progressivement, les économistes recentrent leur intérêt sur la rareté. C'est parce que les ressources ne sont disponibles qu'en quantité limitée et non en abondance que les sociétés humaines recherchent des modes de gestion et d'allocation de ces ressources rares. La sociologie émerge quant à elle des questionnements sur les transformations de l'ordre social héritées des multiples révolutions du xix^{e} siècle. Aujourd'hui, l'approche sociologique consiste principalement en une explication des comportements sociaux : les sociologues étudient la manière dont la société laisse sa marque sur les individus, les forme et les transforme tout au long de leur vie.



II Les sciences économiques et sociales ont en commun l'importance accordée aux données **empiriques**, ce qui les distingue de disciplines comme la philosophie. Cependant, selon les méthodologies employées, les données interviennent à des moments différents du processus de recherche. En sociologie, l'approche est majoritairement **inductive** : à partir d'observations empiriques, les sociologues formulent des hypothèses et dégagent des régularités. La collecte de ces données empiriques repose sur deux grandes familles de méthodes : les approches qualitatives, qui mobilisent des entretiens et des observations, et les méthodes quantitatives, qui s'appuient sur des enquêtes statistiques. Il est essentiel en sociologie de prêter attention aux éventuels biais et aux **prénotions** qui peuvent influencer ces observations, pour s'assurer qu'elles soient bien représentatives de la réalité. En économie, l'approche dominante est **hypothético-déductive** : les économistes construisent des modèles, des représentations simplifiées de la réalité, dans l'objectif de prévoir les comportements économiques. Au contact du réel, ces modèles sont raffinés et complexifiés. Ces approches ne sont pas figées : certains sociologues mènent également des travaux de modélisation, et certaines branches de l'économie, fondées sur l'observation concrète, se développent de plus en plus.

III L'économie et la sociologie partagent de nombreux objets d'étude, et le croisement de leurs perspectives se révèle souvent fécond pour explorer la complexité des faits économiques et sociaux. C'est dans cet esprit qu'ont été créées les sciences économiques et sociales (SES) comme discipline unique dans les programmes de lycée, dès 1966. Cependant, le rapprochement entre ces traditions de recherche suscite des débats. Certaines branches de l'économie revendiquent une proximité avec les sciences exactes, telles que les mathématiques et la physique, en affirmant que l'économie doit tendre vers la formulation de lois universelles. D'autres courants, souvent rattachés aux théories économiques **hétérodoxes**, soutiennent au contraire que l'économie est fondamentalement une science sociale : les faits économiques ne peuvent être analysés en dehors de leur contexte social, historique et géographique.



FOCUS

i Notions

- **Empirique**: qui s'appuie sur l'expérience et l'observation du réel, et non sur une théorie abstraite.
- **Hétérodoxie**: désigne à l'origine ce qui s'écarte de la doctrine religieuse. Ce terme, en économie, regroupe des théories très différentes qui se situent en marge de l'école de pensée dominante.
- **Hypothético-déductif**: qualifie un raisonnement qui commence par la formulation d'hypothèses théoriques avant de les confronter aux faits observés afin de valider, de rejeter ou de modifier ces hypothèses (approche « de haut en bas »).
- **Inductif**: qualifie un raisonnement qui part d'observations empiriques pour identifier des régularités, à partir desquelles il élabore des théories générales (approche de « bas en haut »).
- **Prénotions**: préjugés et croyances, forgés dans l'expérience quotidienne, dont il faut selon le sociologue Émile Durkheim se séparer pour adopter un regard scientifique.



Problème de Sciences Économiques et Sociales : des sciences qui transforment leur objet

Les théories sociologiques et économiques ont la particularité de pouvoir influencer l'objet qu'elles analysent. Par exemple, en sociologie, les travaux de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron sur les inégalités scolaires ont influencé des politiques éducatives en France, avec des interprétations variées de leurs conclusions. En économie, la courbe de Phillips, qui lie chômage et inflation, a cessé de se vérifier une fois qu'elle a été intégrée aux décisions économiques. Cela pose la question du rôle des sciences économiques et sociales et de ceux qui les pratiquent dans la société.



Pour aller plus loin

- **Sitographie**
 - Radiofrance | L'économie est-elle une science ?
 - À quoi servent les sciences sociales ?
- **Bibliographie**
 - Pascal Combemale et al., *Les grandes questions économiques et sociales*, 2019.
 - Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique*, 1991.



La philosophie et les philosophes



I Naissance et renaissances de la philosophie

II Les philosophes et le savoir

La philosophie s'intéresse à tout, sans pour autant seulement réfléchir sur autre chose qu'elle-même. Si l'amour (*philia*) de la sagesse ou du savoir (*sophia*) ne se porte pas sur un objet particulier, la pratique de ceux qui le partagent peut se définir à partir de sa créativité propre : l'invention de concepts. Faire droit à l'ambition de dégager de nos expériences, situées dans le temps, des vérités valables pour tout homme, suppose de ne pas en rester à une perspective chronologique. Le réseau de notions dont traitent les présentes fiches (les notions en exergue au cours du texte reviennent dans l'ouvrage et leur définition est précisée à cette occasion) est une invitation à circuler dans des œuvres historiquement situées pour en extraire ce qui nous concerne. Comme la question « qu'est-ce que la philosophie ? » relève elle-même du discours philosophique, y apporter des réponses – ou traiter généralement d'un problème en philosophe – demande de se repérer dans les courants à travers lesquels la pensée fait à chaque fois, de manière singulière, retour sur soi.

I Les notions et les problèmes véhiculés par le corpus philosophique depuis ses origines grecques témoignent à la fois des continuités et des ruptures des pratiques inventées par les philosophes. Le privilège accordé au discours rationnel sur le mythe les distingue des autres formes de pensées développées parallèlement en Orient. S'il se trouve déjà dans les formes aphoristiques (qui condensent un savoir en une phrase brève) et poétiques des penseurs de la nature que l'on a coutume de nommer « présocratiques » (Parménide, Héraclite, Anaxagore, Empédocle), c'est Platon qui promeut le mot au v^e siècle av. J.-C. par ses écrits, faisant du dialogue le mode d'exposition adéquat au mouvement de la pensée et à son écriture. Son maître Socrate y règle les débats en passant les opinions reçues au crible de l'examen critique. Au temps où le langage devient central dans la cité avec l'avènement de la démocratie à Athènes émerge le conflit autour du rapport à la vérité : se dévoile-t-elle à travers le dialogue contradictoire ? Existe-t-elle relativement à la force des discours qui s'imposent par l'art de la



parole (Gorgias, les sophistes) ? Est-elle radicalement soustraite aux prises du langage, comme le suppose le scepticisme de Pyrrhon ? À chacune des théories – qui prolifèrent en s’opposant – correspond un style de vie inédit. Comme chez les matérialistes (Démocrite, Épicure) l’éthique qui définit comment bien vivre dérive de l’étude de la nature, la sagesse des stoïciens (Zénon) s’ordonne sur le cosmos, sur l’ordre du monde. C’est parce que la pensée philosophique vise ce qui excède le circonstanciel ou ce qui ne vaudrait que pour un temps que leurs héritiers respectifs (Lucrece, Marc-Aurèle, Sénèque) ou les synthèses et les traductions de Cicéron peuvent faire passer et féconder la conceptualité grecque à Rome entre le 1^{er} siècle av. J.-C. et l’an 200. Si la nécessité d’inventer des concepts se fait sentir pour des vies singulières, leur pertinence s’étend au-delà de leur contexte d’origine et engage à faire dialoguer les époques. En témoignent les relectures médiévales du corpus antique – préservé et transmis par l’intermédiaire des traductions arabes – dès le XI^e siècle à l’aune de l’Islam (Avicenne, Averroès) ou de la Révélation chrétienne. Au temps de la scolastique, jusqu’au XIV^e siècle, les vérités de la foi coexistent avec la science païenne bâtie par Aristote (dans les métaphysiques de Thomas d’Aquin ou de Dante) ou avec les réinventions **néoplatoniciennes** de l’Antiquité tardive entre les III^e et VI^e siècles, inspirées par Plotin, reprises par Boèce et Augustin, dont héritent autant les théologiens allemands (Maître Eckhart, Nicolas de Cues) que les humanistes italiens à la Renaissance (Marsile Ficin, Alberti, Pic de la Mirandole). Comme Machiavel trouve dans les expériences consignées par les Anciens la matière pour comprendre les destins politiques des hommes de son temps, c’est dans les textes légués par les traditions philosophiques que l’homme, à la manière de Montaigne, s’essaie à penser à partir de sa singularité. C’est ce geste que répétera le lecteur du présent manuel en suivant le dialogue entre les époques qui s’instaure par la rencontre des auteurs.

II Quel pouvoir accorder à la raison du sujet philosopant ? Proche de la science sans en être une, la philosophie occupe une position particulière dans le champ du savoir. Là où les sciences n’atteignent pas, la métaphysique de l’époque moderne interroge encore : en-deçà des sciences, en conquérant la certitude du « Je pense » (Descartes) qui les fonde ou en conférant aux démonstrations la rigueur des géomètres (Spinoza) ; au-delà, en traitant de l’âme ou de Dieu (Pascal, Malebranche). La critique des prétentions à connaître au-delà de ce qui est expérimentable (Locke, Hume, Kant) s’articule à l’exigence rationnelle de faire la somme de tous les savoirs (Diderot, D’Alembert, Hegel) et fait place à ce qui reste irréductible à la raison : le sentiment (Rousseau, Smith) ou l’existence (Kierkegaard). À partir du moment où la science se révèle être une perspective sur le monde, au même titre que l’art (Nietzsche), ou pouvant être mise au service de la transformation politique du monde plutôt que de son interprétation (Marx), l’époque contemporaine se confronte à la question du rapport de la philosophie à la scientificité. Faut-il mettre l’accent sur sa dimension logique (Carnap) ou engager son **tournant linguistique** (Wittgenstein) pour s’assurer de l’objectivité

de ses énoncés ? Ou au contraire regretter que le positivisme des sciences, attentif aux seuls faits, néglige les conditions de la connaissance ? En sondant comment les phénomènes apparaissent, la phénoménologie (Husserl, Heidegger, Levinas, Merleau-Ponty) et l'**existentialisme** (Sartre) entendent préserver la sphère du vécu et de la subjectivité, seule donatrice de sens ou créatrice de valeurs. C'est pourquoi la philosophie se tient aussi au croisement des sciences humaines et des productions culturelles. En puisant dans la psychanalyse (Freud), dans la sociologie (Weber, Adorno, Benjamin, Arendt, Bourdieu, Baudrillard), dans l'histoire, les arts et la littérature (Ricœur, Deleuze, Derrida) ou dans le droit (Rawls, Kelsen) et dans l'éthique qui aborde notre relation à la technologie ou au vivant (Jonas, Simondon, Singer), ou en contribuant à ces disciplines, la philosophie conserve son objet propre, elle forge les concepts qui permettent de penser les problèmes les plus actuels.



FOCUS

Notions

- **Néoplatonisme**: à partir du III^e siècle de notre ère, certaines écoles réinterprètent la philosophie de Platon, cherchant à la concilier avec d'autres courants de pensée.
- **Existentialisme**: courant pour lequel l'essence de l'être humain dérive de ses actes et ne peut être prédéterminée par aucune théorie morale, scientifique ou théologique.
- **Tournant linguistique**: rupture méthodologique dans la philosophie occidentale au début du XX^e siècle, moment où émerge une pratique qui élucide les questions grâce à l'analyse du langage et de la relation entre ceux qui en font usage et le monde.

Réflexion

Devant la multiplicité des doctrines, ne doit-on pas désespérer d'atteindre la vérité et admettre la vanité de la philosophie ? Ce serait manquer la dynamique de son histoire qui, comme le soutient Hegel dans *La Phénoménologie de l'esprit*, repose sur la contradiction. Ce qui importe est peut-être moins le résultat particulier et défini que le chemin parcouru, et à parcourir à nouveau, pour parvenir à la vérité.

Pour aller plus loin

- **Bibliographie**
 - Gilles Deleuze, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, 1991.
 - Marcel Conche, *Le sens de la philosophie*, 1999.

Antiquité



L'Orient ancien du III^e au I^{er} millénaire av. J.-C. Premiers États, premières écritures

- I Le croissant fertile, berceau des premières grandes civilisations
- II L'apparition des premières cités-États
- III L'invention de l'écriture
- IV Panthéon, mythes et croyances de l'Orient ancien

Le passage à la sédentarité modifie profondément les structures des sociétés humaines. Les trois derniers millénaires en Orient ancien furent ainsi la période des premières sociétés étatiques et urbaines complexes.

I Le croissant fertile désigne les territoires situés des côtes méditerranéennes aux monts Zagros et correspond de nos jours au sud de la Turquie, à Israël, à la Palestine, au Liban, à la Syrie et au nord de l'Irak. Il englobe également l'Égypte et la basse Mésopotamie, dont la fertilité résulte des techniques d'irrigation mises en œuvre autour de grands fleuves : le Nil, le Tigre et l'Euphrate. La Mésopotamie (composé du grec « *meso* », qui signifie « au milieu de » et de « *potamos* », le « fleuve ») est le cœur de ce croissant fertile. C'est une région carrefour entre plusieurs peuples et cultures, berceau des grandes religions et des mythes antiques ainsi que de formes d'organisations nouvelles centrées autour de cités.

II Le IV^e millénaire av. J.-C. marque le passage de groupes humains organisés en village à des communautés occupant un territoire plus vaste, davantage hiérarchisé : les cités-États. Chaque cité-État est composée d'une ville, d'une campagne et d'un littoral. Elle fonctionne de manière autonome. Le II^e millénaire av. J.-C., marqué par un équilibre relatif entre les cités-États, est caractérisé par une prospérité économique basée sur le commerce, l'agriculture irriguée et une floraison culturelle toute particulière. Les historiens s'accordent sur l'existence d'une autorité centrale commune, qui peut être désignée ou élue dans certains cas par une assemblée du peuple. En Égypte, les pharaons, rois et reines, sont même divinisés de leur vivant.

III C'est dans les restes des temples des cités-États d'Uruk et de Lagash que les premières traces d'écriture sont découvertes. Elles datent de 3500 ans av. J.-C. Le support le plus courant des inscriptions est l'argile sous forme de tablettes, de briques ou de jarres. Les premiers signes inscrits sont des pictogrammes, dessins des objets représentés. L'écriture cunéiforme (en forme de clous) plus facile à utiliser les remplace. Puis l'écriture se complexifie : une grammaire et une syntaxe apparaissent. Les signes évoluent vers les **idéogrammes** et des alphabets. Il s'agit le plus souvent de textes économiques, administratifs, juridiques, scientifiques ou religieux. **Le code d'Hammurabi** est un exemple de texte de loi rédigé à cette période. En Égypte, les scribes sont les spécialistes de l'écriture hiéroglyphique, datée de 3000 av. J.-C.

IV Le panthéon mésopotamien renvoie à la notion de polythéisme. Les dieux ressemblent aux êtres humains quand bien même les premiers leur sont supérieurs. En voici quelques-uns : Anu, dieu du ciel ; Enlil, dieu de la royauté ; Enki, dieu de l'intelligence et des techniques. Chaque ville possède une divinité protectrice. Les dieux sont honorés dans de nombreux temples, dont les zigourats, pyramides à degrés constituées d'un empilement de terrasses hautes supportant un temple au sommet. Les statues des divinités font l'objet d'un culte. Les mythes orientaux ont été rédigés dès le 11^e millénaire av. J.-C, avec l'*Épopée de Gilgamesh* notamment. Certaines de ces légendes diffusées tout autour de la Méditerranée se retrouvent dans de grands textes littéraires comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*.



FOCUS

Notions

- **Code d'Hammurabi**: ancien texte de loi et de jurisprudence inscrit dans la pierre par le roi de Babylone Hammurabi (1795-1750 av. J.-C.). Il est rédigé en écriture cunéiforme et en langue akkadienne. Ce recueil a été découvert en 1901 et il est conservé au musée du Louvre. Il constitue le document le plus complet de l'abondante production juridique des cités-États de Mésopotamie.
- **Idéogramme**: signe graphique qui traduit le sens d'un mot et non les sons qui le composent.

Historiographie

Les premiers grands chantiers de fouilles sont menés au XIX^e siècle par des chercheurs européens, en particulier britanniques et français, au moment où sont déchiffrées les écritures cunéiformes. L'histoire du Proche-Orient reposait jusque-là sur des sources indirectes et était quasi méconnue. Un intérêt particulier pour l'archéologie mais également pour les textes se développe afin de faire un lien entre paganisme et monothéisme. Si l'histoire complexe et tendue de cette région a, au XX^e siècle, parfois fait l'objet d'instrumentalisation de la part de certains États, les historiens actuels tendent à insister sur les fluidités et les coprésences de ces sociétés orientales entre elles.

Pour aller plus loin

- **Bibliographie**
 - *L'Histoire*, Hors-série, *Mésopotamie, Là où tout a commencé*, n° 99, 2023.
 - Joël Cornette, Bertrand Lafont, Philippe Clancier, Aline Tenu et Francis Joannès, *La Mésopotamie: De Gilgamesh à Artaban (3300 av. -120 av. J.-C.)*, 2023.

La cité État d'Athènes au v^e siècle av. J.-C.



- I Athènes au v^e siècle av. J.-C. : une cité-État démocratique dominée par les citoyens
- II Au v^e siècle la cité-État d'Athènes fonde un empire autour de la mer Égée avant de décliner au iv^e siècle av. J.-C

Au v^e siècle, Athènes est l'une des cités-États les plus puissantes du monde grec. Pourtant, après un siècle d'apogée, Athènes connaît un profond déclin, qui lui fait perdre sa suprématie.

I Du VIII^e siècle au VI^e siècle av. J.-C, des cités-États apparaissent en Grèce. Chaque cité possède ses propres lois et son propre régime politique. C'est le cas d'Athènes. Une cité-État est un petit État indépendant et souverain comprenant une ville principale et un territoire qui l'entoure, composé d'un littoral et de campagnes environnantes. Ainsi, la cité-État d'Athènes domine l'Attique, qui compte au v^e siècle av. J.-C environ 240 000 personnes. Sa population comprend des citoyens et des non citoyens. Depuis une loi de Périclès, est citoyen tout homme de plus de 18 ans, né de père citoyen et de mère, fille de citoyen ayant accompli son **éphébie**. Les non citoyens sont les plus nombreux. Parmi eux, on distingue les femmes et les enfants des citoyens, les **métèques** et les esclaves. À partir du v^e siècle av. J.-C., Athènes est une **démocratie**. Les citoyens, rassemblés en Ecclesia, c'est-à-dire l'assemblée du peuple, votent les lois, les cas d'**ostracisme**, décident de la guerre et guident la Boulè, conseil qui prépare les lois. L'Héliée est un tribunal de citoyens. Les magistrats les plus importants sont les stratèges qui dirigent l'armée et font appliquer les lois. Ils sont élus ou tirés au sort. Athènes atteint son apogée avec le stratège Périclès (495-429 av. J.-C), qui enrichit et embellit Athènes. Il permet également aux plus pauvres des citoyens membres des tribunaux populaires de participer à la vie politique grâce à l'octroi d'une somme d'argent, le *misthos*. Le système démocratique suscite des débats, qui ont notamment lieu au théâtre. Ainsi le dramaturge Aristophane critique-t-il les travers de cette démocratie, notamment la place prise par les **démagogues**.

II Au début du v^e siècle av. J.-C, les Perses cherchent à envahir la Grèce. De 490 av. J.-C à 479 av. J.-C, Perses et cités-États grecques s'opposent dans le cadre des guerres médiques. Marathon en 490 av. J.-C, Salamine en 480 av. J.-C et Platées en 479 av. J.-C en sont les principales batailles. Ensuite, Athènes forme avec d'autres cités la ligue de Délos. Elle est dirigée par Athènes, qui utilise le trésor et les ressources de la ligue, transférés à Athènes, pour se constituer un véritable empire maritime. La cité devient une thalassocratie, qui impose à ses alliés l'utilisation de la monnaie athénienne et installe sur leur territoire des garnisons de soldats-colons, les clérouques. Elle leur interdit de quitter la ligue, ce qui génère de très fortes tensions et des soulèvements (Thasos et Samos). La ligue du Péloponnèse, dirigée par Sparte, cité la plus importante de la région grecque du Péloponnèse, se dresse contre l'hégémonie de Délos. La guerre du Péloponnèse éclate en 431 av. J.-C. Elle oppose sur terre et sur mer ces deux puissances rivales. Cette guerre se termine en 404 av. J.-C par la capitulation d'Athènes et la fin de l'empire territorial qu'elle avait étendu. Se met en place le gouvernement éphémère des Trente Tyrans à Athènes, qui marque le vacillement de la démocratie. La Grèce est en miettes, la Macédoine, au nord de la Grèce, apparaît alors comme la seule puissance émergente. En 338 av. J.-C, lors de la bataille de Chéronée, Philippe II de Macédoine défait Athènes et ses alliés. Après cette date, la cité-État d'Athènes perd son indépendance et son prestige.



Aspasie est connue pour avoir été la compagne de Périclès et l'interlocutrice de Socrate. Née en Asie Mineure, à Milet, elle demeura une métèque toute sa vie. Elle s'affirma comme une érudite reconnue à une époque, qui proposa un enseignement destiné aux femmes. Sa figure controversée a fait l'objet de débats. Elle fut une source d'inspiration pour de nombreux auteurs postérieurs.

Notions

- **Démagogue** : personne qui tente de manipuler le peuple.
- **Démocratie** : système politique dans lequel le peuple est directement souverain notamment en matière de lois.
- **Éphébie** : service militaire que doivent faire les jeunes Athéniens entre 18 et 20 ans afin d'obtenir la citoyenneté.
- **Métèque** : étranger autorisé à résider à Athènes moyennant le paiement d'une taxe de résidence.
- **Ostracisme** : procédure qui consiste à exclure un citoyen de la cité pour une période de dix ans.

Historiographie

L'histoire de la Grèce classique a été abordée depuis le XIX^e siècle sous l'angle des institutions civiques. Des travaux récents ont davantage insisté sur le poids des structures de domination dans la démocratie athénienne. Par ailleurs, une approche plus anthropologique a permis de lier les sphères politiques, sociales, religieuses et économiques dans une démarche plus globalisante (Pauline Schmitt-Pantel, Christian Meier, ...).

Pour aller plus loin

- **Sitographie**
La démocratie athénienne – Vidéo Philo | Lumni.
- **Bibliographie**
 - Emmanuèle Caire, *Entre démocratie et oligarchie à Athènes au V^e siècle*, *Cahiers d'études romanes*, n° 35, 2017, p. 41-55.
 - Claude Mossé, *Regards sur la démocratie athénienne*, 2013.





La notion de *polis*

- I La *polis*, un lieu mais aussi une entité politique, culturelle et communautaire
- II Constitution et géographie de la polis
- III Microgéographie de la polis
- IV *Poleis* et monde grec

Dans le monde grec, la *polis* est l'entité politique mais aussi géographique centrale. Comment sont structurées géographiquement les *poleis* et quels sont les éléments qui les composent ? Que nous apprennent ces lieux et leurs usages sur le fonctionnement des communautés et du monde grec ?

I La *polis* (au pluriel : *poleis*) désigne la structure classique d'une communauté dans la Grèce antique : il s'agit à la fois d'un espace (avec un centre urbain contrôlant un territoire) et d'une communauté de citoyens. Ainsi, le terme de « *polis* » peut être traduit de différentes manières selon ce qu'il désigne : la traduction la plus fréquente est « cité-État » afin de désigner à la fois l'entité spatiale, politique et communautaire. Néanmoins, dans le dictionnaire grec-français Bailly, plusieurs traductions différentes sont proposées telles que « ville », « cité », « État ».

II Étymologiquement le terme « *polis* » désigne à la fois le sommet d'une colline et une fortification. Cela s'explique par le fait que les *poleis* se sont constituées par synœcisme, c'est-à-dire par rassemblement de villages, souvent autour d'un point culminant sur lequel est construite une **acropole**. Trois termes permettent de désigner les composantes du territoire de la *polis*, selon un gradient d'urbanisation et d'urbanité : *l'astu* désigne la ville, voire la ville haute. En son sein, l'acropole regroupe les fonctions politiques, religieuses et commerciales. La **chôra** désigne le pays et les territoires environnant la cité et ses remparts, ses champs et sa « campagne » par opposition à la ville. Enfin, les *eschatiai* désignent les confins, l'extrémité du territoire de la cité marqué par des zones peu habitées ou utilisées comme pâturages.

III La *polis* est l'espace de construction d'une entité politique et le lieu d'expression de la démocratie grecque. Ainsi, les villes reprennent souvent un modèle similaire avec la présence d'une **agora** et d'une **boulè** qui accueillent l'assemblée des citoyens. En outre, le modèle de la *polis* comporte également un

théâtre et un gymnase, qui sont, en Grèce, des lieux de divertissement mais aussi des lieux de consolidation des liens entre les citoyens et des lieux politiques. La *polis* est aussi une entité culturelle et une communauté avec une identité propre. Pour cela, les espaces publics tels que l'agora jouent un rôle essentiel pour accueillir des assemblées de citoyens mais aussi des fonctions commerciales ou culturelles. Le développement de cultes et de célébrations spécifiques permet également de consolider la communauté autour de l'histoire de la cité, d'une divinité protectrice et de la figure d'un fondateur.

IV Le modèle de la *polis* grecque s'est mis en place progressivement après la chute de la civilisation mycénienne (aux alentours de 1100 av. J.-C.). À son apogée, on estime qu'il y avait plus d'un millier de *poleis* dans le monde grec. Si la *polis* est une unité par elle-même, des intérêts collectifs ou la défense face à un ennemi commun expliquent la constitution d'alliances politiques et militaires, telles que la **Ligue de Délos**. Dans ce cadre, c'est avant tout une appartenance au monde hellénique plus qu'à la cité qui est revendiquée. Le **panhellénisme** transparait également dans le cadre de manifestations sportives, telles que les Jeux Olympiques, qui permettent à la fois de renforcer la coopération entre les *poleis* et de manifester leur puissance et leur affirmation respectives.



FOCUS

Notions

- **Acropole**: zone fortifiée en hauteur dans les cités grecques qui comporte des bâtiments politiques et/ou religieux.
- **Agora**: initialement ce terme désigne la réunion des citoyens, il désigne également le lieu où celle-ci se produit, remplissant des fonctions politiques, commerciales, sociales, culturelles et religieuses.
- **Boulè**: conseil représentatif composé de 500 citoyens tirés au sort qui peut proposer des décrets mais n'a pas de pouvoir législatif, contrairement à l'Ecclésià.
- **Ligue de Délos**: alliance militaire entre les cités grecques pour lutter contre les Perses en 477 av. J.-C., dont les cités tombent progressivement sous l'hégémonie d'Athènes au fil du v^e siècle.
- **Panhellénisme**: théorie visant à unifier tous les Grecs autour d'une identité et de valeurs communes.

Cas concret

Outre les cités grecques les plus emblématiques telles qu'Athènes et Sparte, il existe des cités qui sont des colonies grecques sur tout le pourtour méditerranéen. C'est le cas de Marseille (en France), de son nom grec Massilia, qui a été fondée vers 600 av. J.-C.

Pour aller plus loin

- **Sitographie**
 - « Le monde des cités grecques » – Vidéo Histoire | Lumni.
 - Pour déconstruire les préjugés sur la Grèce antique: le podcast « Une histoire de la Grèce, en quête d'indépendance », épisode 1 « Grèce antique, Grèce rêvée » avec Pascal Brun, *France Culture*, 10 janvier 2022.
- **Bibliographie**
 - John Ma, « La cité grecque et les transferts culturels », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 40, n° 1, 2014, p. 257-275.
 - François de Polignac, *La naissance de la cité grecque. Cultes, espace et société, VIII^e-VII^e siècles*, 2010.



Le politique – Platon, Diogène, Aristote



- I L'art de gouverner
- II Parvenir aux fins de la cité
- III Aux frontières de la cité

Là où l'origine sacrée du pouvoir fige dans les sociétés pré-politiques, avant la constitution en cités, les modalités de la coopération et de la subordination entre les hommes, l'invention de la vie en cité (*polis*) place le pouvoir en son centre. Avec le passage du palais royal à l'*agora* où se réunissent les citoyens naît une tâche spécifiquement humaine, celle d'interroger la nature et l'organisation des communautés et de s'enquérir de la manière de modifier les comportements humains pour en faire les meilleurs possibles.

I Comme le suggère Platon avec le mythe de la fin de l'âge de Cronos, remplacé par Zeus comme roi des dieux, au temps où le pasteur divin laisse son troupeau à lui-même ou que le pilote quitte le gouvernail, l'exercice du pouvoir doit être questionné puisque nul ne le possède comme un avoir réservé. Pour penser la technique apte à prendre soin des hommes et à orienter leur destin social, le paradigme du tisserand est privilégié : il s'agit de coordonner les multiples caractères et le matériau préexistant des mœurs dans le tissu unifié de la cité (*Le Politique*). S'il faut encore que les activités humaines s'articulent harmonieusement selon l'idée immuable de justice – par laquelle à chacun revient ce qui lui est dû – la compétence politique ne peut appartenir qu'à ceux qui en possèdent la science. Contre ces restrictions de *La République*, Aristote souligne dans *Les Politiques* que la cité appelle et peut compter sur la participation collective (même d'hommes quelconques) au raisonnement sur ses affaires inévitablement communes. Si la science permet de construire la maison, elle ne peut conduire à négliger le jugement de ceux qui l'habitent. Et ne suffit-il pas aux hommes d'être prudents, de savoir évaluer ce qui est le mieux à faire dans telles circonstances ?



Antiquité

II La délibération porte sur ce qui peut être autrement et meilleur ; elle souligne l'essence politique de la parole, condition de l'action, de l'accord et de l'institution du juste et du bien communs. Selon Aristote, c'est seulement par la vie en cité que l'homme achève ses potentialités. En ce qu'elle a pour fin de « bien vivre » – selon une vie heureuse et la meilleure possible – elle arrache l'« **animal politique** » à la sphère économique de la satisfaction des besoins. La cité inclut les formes imparfaites de communautés antérieures (la famille ou le village) en instituant une sociabilité plus libre. Naturelle, la vie politique prend cependant diverses formes selon la pluralité des régimes en vigueur. Les fins éthiques de la *polis* permettent d'évaluer la légitimité de chaque constitution (*politeia*). Aucune ne peut être adaptée à n'importe quel groupe d'hommes sans considération de leurs mœurs. Mais la constitution « droite » est celle qui institue un gouvernement en vue de l'avantage commun (la royauté, l'aristocratie ou le régime constitutionnel plutôt que l'intérêt propre dans la tyrannie, l'oligarchie et la démocratie). Son excellence tient à sa capacité à offrir une éducation qui répand la vertu chez les citoyens, tout en équilibrant les intérêts divergents.

III Reposant sur la reconnaissance mutuelle de ses membres, la citoyenneté instaure un rapport d'exclusion tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la cité. Ni les esclaves ni les femmes ni les enfants ne sont concernés par l'**isonomie** et les hommes qui vivent hors de la cité restent selon Aristote incapables d'achever leur essence, les pires des bêtes ou des barbares (non-Grecs). Une humanité sans territorialité est privilégiée dans le cosmopolitisme des cyniques et des stoïciens, qui porte l'idée d'une cité sans frontière, mondiale. À la question « d'où es-tu ? » Diogène répond en se disant « citoyen du monde » et se détache des hasards de la naissance. Comme les grues qui vont de Thrace en Égypte sans croire quitter leur patrie (Favorinus, *Sur l'exil*), le sage qui voit dans le monde une cité est partout chez lui. Il est le contraire de l'apatride car celui qui vit selon la nature ou la raison, et non selon les conventions, ne se reconnaît pas dans les divisions qui séparent les hommes.



« – Protagoras: Lorsqu'il s'agit de chercher conseil en matière d'excellence politique, chose qui exige toujours sagesse et justice, il est tout à fait normal qu'ils [les Athéniens comme tous les autres hommes] acceptent que tout homme prenne la parole, puisqu'il convient à chacun de prendre part à cette excellence – sinon, il n'y aurait pas de cité. » (Platon, *Protagoras*)

Notions

- **Animal politique:** la nature de ce vivant qu'est l'homme le destine à vivre en cité grâce à sa capacité à parler.
- **Isonomie:** égale participation à l'exercice du pouvoir.

Réflexion

Peut-il y avoir une cité unifiée sans un récit des origines? La *kallipolis*, la « cité idéale », imaginée dans les discours peut compter sur les effets du « noble mensonge » qui retrace la naissance d'autochtones modelés dans une terre qui devient alors le territoire de la cité à défendre. Le *Protagoras* offre une alternative en présentant la vie concrète de la cité à partir du récit de l'origine de la capacité à unifier. La vertu politique est le don de Zeus à tous les hommes, qui seraient sinon incapables de s'entendre.

Pour aller plus loin

- **Bibliographie**
 - Jean-Pierre Vernant, *Les origines de la pensée grecque*, 1962.
 - Francis Wolff, *Aristote et la politique*, 1991.



Les origines de la monnaie

- I Les premières pièces de monnaie
- II La monnaie frappée et l'idée de valeur nominale
- III Contre la fable du troc : les origines socio-culturelles du fait monétaire

Les fouilles archéologiques nous permettent d'évaluer l'ancienneté de l'usage des monnaies métalliques et d'affirmer leur importance dans les économies antiques, de la Grèce à l'empire chinois. Il n'est pourtant pas si aisé de comprendre comment et pourquoi la monnaie s'est imposée. Le phénomène monétaire est indissociable de pratiques sociales et culturelles bien antérieures à l'utilisation des pièces, qui résistent à une datation précise.

I Dans les premières cités mésopotamiennes, il y a plus de 5000 ans, il existait un système de reconnaissance de dettes, basé sur des jetons d'argile puis sur des registres d'écritures. Vers 2500 av. J.-C., on commence à trouver des traces de l'utilisation de barres, de lingots ou de morceaux grossièrement découpés d'argent ou d'autres métaux : c'est ce qu'on appelle la monnaie anonyme. Le métal s'impose, présentant l'avantage d'être rare mais aussi facilement divisible, transportable et durable. Les premières pièces de monnaie apparaissent autour de 600 av. J.-C., probablement au même moment en Chine et dans le royaume de Lydie, en Asie Mineure. Les Lydiens possèdent de fortes réserves d'électrum, un alliage naturel d'or et d'argent, qui se prête mal au système de la monnaie anonyme : il est difficile de déterminer la part respective de chaque métal dans un lingot. Ils ont alors l'idée de découper de petits fragments de taille régulière, de les estampiller d'une figure de lion et de décréter arbitrairement que chacune de ces pièces aurait la même valeur. La monnaie frappée fait ainsi son apparition.

II En termes économiques, la frappe de monnaie rejoint l'idée de valeur nominale : la valeur monétaire de la pièce, celle qui est gravée dessus, n'est plus nécessairement corrélée à son poids et à la quantité de métal précieux qu'elle contient. Pour la monnaie lydienne, cet écart entre la valeur réelle et la valeur nominale aurait été de 15 à 20 %. Il s'est depuis creusé : le coût réel de fabrication d'un billet de banque n'est que de quelques centimes alors que l'on peut octroyer une valeur de 100 € ou de 200 € à un billet. Avec les cartes bancaires



et le paiement mobile, un support matériel n'est même plus nécessaire. Ce processus historique est appelé l'abstraction monétaire.

III L'abstraction monétaire nous montre que l'échange de monnaie ne fonctionne que si nous lui accordons notre confiance. Il faut croire que les autres accepteront de lui reconnaître la valeur que nous lui accordons pour nous-même la reconnaître. Elle n'est donc pas seulement un instrument de calcul froid et impersonnel et il faut se méfier des explications trop mécaniques quant à son apparition. Il en va ainsi de la fable du troc, pourtant convoquée par des penseurs tels qu'Aristote ou Adam Smith. Pour eux, la monnaie aurait été substituée à des systèmes d'échange basés sur le troc, qui faisaient face à des difficultés pratiques : deux personnes ne pouvaient échanger que si les besoins de chacun coïncidaient avec ce que l'autre avait à offrir. D'où la nécessité d'un bien unique échangeable contre tous les autres, et l'invention de la monnaie. Cette théorie est séduisante, mais souffre d'une faille non négligeable : toutes les études historiques et anthropologiques concluent que le troc n'a jamais réellement existé comme système d'échange. Pour réellement comprendre l'émergence de la monnaie, il faut voir à quel point celle-ci est enchâssée dans le social, le rituel et le politique. Plus que du troc, elle est héritière de pratiques de **don** et de **contre-don** parfois éloignées de toute logique marchande. L'anthropologue Bronislaw Malinowski a par exemple décrit en 1922 le système de la kula, commun à de nombreuses populations du Pacifique, au cours duquel des colliers de coquillages s'échangent loin de toute considération sur leur valeur, mais dans un objectif d'organisation et de pacification de la vie sociale.



FOCUS

Notion

- **Don et contre-don** : formes d'échange régies par les obligations de donner, de recevoir et de rendre. L'ethnologue français Marcel Mauss (*Essai sur le don*, 1925) a mis en avant la forte dimension symbolique du don, qui permet d'acquérir du prestige.



Problème d'économie : qui a besoin de la monnaie ?

Les économies financières dans lesquelles nous vivons ne pourraient pas se passer de la monnaie. Pour autant, des civilisations complexes se sont développées sans y avoir un recours systématique. Les Incas ont prospéré des siècles durant sans monnaie et sans marché, puisque toute la production était dirigée puis redistribuée par l'empereur. En revanche, la monnaie s'est très vite répandue en Grèce antique, les pièces permettant des échanges qui ne soient pas coordonnés par un souverain, ce qui correspondait bien aux ambitions égalitaires des grandes cités-États.



Pour aller plus loin



- **Sitographie**

Visite virtuelle de l'exposition « Monnaies & Merveilles », *Musée de la Monnaie de Paris*, 2022.

- **Bibliographie**

Michel Aglietta et André Orléan, *La monnaie : entre violence et confiance*, 2002.

La parole – Parménide, Platon, Gorgias



- I Le mythe et la vérité
- II La parole vivante et écrite
- III Le pouvoir de dire ce qui est et n'est pas

Par les pratiques développées dans ses tribunaux, ses assemblées et ses écoles, la démocratie athénienne a fait de la parole le lieu où l'« animal politique », selon l'expression d'Aristote, exprime sa liberté et combat pour s'affirmer face à ses concitoyens. Si les usages de la parole permettent aux hommes de s'entendre, est-ce grâce à sa puissance d'illusion ou bien par la vérité qui s'y manifeste ?

I Le mythe est chez les présocratiques synonyme de raison (*logos*) ; sa dimension narrative se mêle à l'effort de rendre compte de la nature de la connaissance, de l'être et du monde, notamment dans le poème *De la nature* de Parménide. *La République* de Platon le restreint à sa fonction de transmission du mémorable (chez Homère, aède qui fait le récit des origines d'une civilisation). Face à l'autorité d'une parole qui dit ce qui fut, ce qui est et ce qui sera, la philosophie oppose une parole adossée à une pensée rationnelle qui se développe dans le dialogue. Critiquable en ce qu'il est infalsifiable et se tient en dehors de toute forme d'argumentation, le mythe est un instrument de persuasion redoutable dans la mesure où il est adressé et compréhensible par le plus grand nombre. C'est en posant la question de la vérité que Socrate en neutralise les effets et le reprend à son compte, pour combler les faiblesses du discours argumentatif ou à des fins politiques. Quand il s'agit d'aborder ce qui touche à la nature de l'âme et à sa destinée (comme le mythe d'Er qui traite de son jugement dans l'au-delà) ou de trouver un « noble mensonge » apte à unifier la cité, la raison se déplace dans un récit, non plus traditionnel, mais construit de manière à être semblable au vrai.

II « Dialogue que l'âme se tient à elle-même sur les objets qu'elle examine », selon la définition que donne Socrate dans le *Phèdre*, la pensée suppose un doublement qui prend la forme de la parole. Non pas qu'elle implique l'échange d'opinions ; c'est en faisant retour sur elle-même par un jeu de questions et de



Antiquité

réponses qu'elle vit. Le discours philosophique est un être vivant qui se défend, répond et doit savoir à qui sa parole s'adresse ; il engendre ainsi d'autres discours dans l'âme de celui qui l'écoute, parfois à l'aide de la **maïeutique**. C'est au nom de cette parole vivante que Socrate défend l'oralité et critique l'écriture qui, selon le mythe, a été offerte par le dieu Theuth comme un remède contre l'oubli. La parole écrite – faite de signes graphiques dont l'auteur n'est plus présent pour répondre – est étrangère et stérile. Analogue aux images peintes, elle paraît vivante mais reste silencieuse quand on l'interroge, de telle sorte qu'elle reste dans l'extériorité et incapable d'inscrire, comme le fait la parole, une trace *dans* l'âme ou la mémoire de celui qui la comprend.

III La circulation de la parole peut-elle être soustraite aux enjeux de pouvoir ? L'affrontement entre le discours de vérité (philosophie) et le discours de persuasion (rhétorique) a pour enjeu de fixer des limites à la puissance de la parole. Comment Gorgias, bien qu'ignorant en matière de médecine, peut-il se vanter de persuader le malade de prendre un remède douloureux là où le médecin, savant mais à l'expression maladroite, échouerait ? Du *Gorgias* jusqu'au *Sophiste*, Platon a critiqué cet usage de la rhétorique qui captive par l'opportunité des moyens, qui subjuge en faisant croire qu'il est ce qu'il n'est pas. Faisant métier de la discussion, le sophiste ne se réfère jamais à l'être ; plus éloigné de la vérité que les peintres, il fabrique des simulacres d'images parlées qui reproduisent, comme un trompe-l'œil, l'effet produit par le modèle (il se donne par exemple l'apparence d'un savant). C'est cette qualité – dans laquelle Platon voit un art de faussaire – que veut s'attribuer le sophiste, conscient de sa nécessité pour agir au sein de ce tissu de discours entrelacés qu'est la cité. La vie politique associe l'**éristique** au plaisir de parler. Pour Gorgias, qui défend la toute-puissance du discours, l'être ne précède pas la parole : c'est *en disant* que l'être advient (Gorgias, *Traité du non-être*).



«De même que certaines drogues évacuent certaines humeurs, et d'autres drogues, d'autres humeurs, que les unes font cesser la maladie, les autres la vie, de même il y a des discours qui affligent, d'autres qui enhardissent leurs auditeurs, et d'autres qui, avec l'aide maligne de Persuasion, mettent l'âme dans la dépendance de leur drogue et de leur magie.» (Gorgias, *Éloge d'Hélène*)

Notions

- **Éristique**: moyen de triompher de son adversaire, de le réduire au silence par une rhétorique fallacieuse.
- **Maïeutique**: démarche socratique qui mobilise l'interrogation pour faire « accoucher » l'âme de l'interlocuteur de la connaissance.

Réflexion

La critique du discours qui vise à avoir raison est-elle efficace ? S'il est possible d'avoir objectivement raison et d'avoir pourtant tort aux yeux d'un auditoire, c'est que la nature humaine, écrit Schopenhauer dans *L'art d'avoir toujours raison*, fait passer l'« intérêt de la vanité » et l'opinion propre avant l'« intérêt de la vérité ». Quand bien même on défendrait la vérité, ne faut-il pas alors concéder la nécessité de la rhétorique ?

Pour aller plus loin

- **Bibliographie**
 - Aristote, *La rhétorique*.
 - Cicéron, *De l'orateur*.
 - Barbara Cassin, *L'effet sophistique*, 1995.



Alexandre le Grand et le monde hellénistique

- I Alexandre, roi de Macédoine
- II Alexandre le Grand, conquérant de l'Asie et bâtisseur
- III Après Alexandre, l'expansion des royaumes hellénistiques

Après la bataille de Chéronée en 338 av. J.-C., la Macédoine de Philippe II puis d'Alexandre domine la Grèce au détriment d'Athènes. Si le règne de ce dernier fut bref, il a pourtant été élevé de son vivant au rang de mythe.

I Alexandre naît en Macédoine à Pella en 356 av. J.-C. Il est le fils d'Olympias et de Philippe II de Macédoine. Ce dernier, monté sur le trône en 359 av. J.-C., finance une armée puissante, s'engage dans la guerre contre les Perses et s'impose contre les aristocrates macédoniens en se faisant désigner comme *hegemon*, c'est-à-dire général en chef. Alexandre a été élevé par des précepteurs, dont Aristote. À 16 ans, il assume la régence de la Macédoine et prend part à la bataille de Chéronée en 338 av. J.-C. qui permet à la Macédoine de se hisser au rang des plus importants territoires grecs. Philippe II est assassiné en 336 av. J.-C., Alexandre lui succède à l'âge de 20 ans. Au printemps 334 av. J.-C., l'armée macédonienne, sous ses ordres, débarque sur la côte d'Asie Mineure pour lutter contre l'Empire perse. Entouré d'officiers aguerris issus pour la plupart de la noblesse macédonienne, il se lance dans une campagne, qu'il place sous la protection des héros de la guerre de Troie. Des chroniqueurs suivent cette expédition, dont les témoignages sont à l'origine de la légende d'Alexandre.

II Avec une armée de 35 000 hommes, en 333 av. J.-C., les troupes du roi perse Darius III Codoman sont défaites à Issos, et Darius prend la fuite. Puis, Alexandre soutient le siège de Tyr en employant des machines de guerre. Il est accueilli en libérateur en Égypte et coiffe la double couronne du pharaon à Memphis. Il sollicite l'investiture du dieu-soleil Amon-Rê à Siwah, en Égypte, et laisse répandre la rumeur que les prêtres l'ont déclaré fils du dieu. Il fonde ensuite Alexandrie. Son armée quitte l'Égypte et remporte une victoire décisive contre les Perses à Gaugamèles en 331 av. J.-C. À Babylone, il se fait proclamer « roi des quatre parties du monde » et occupe les anciennes capitales de l'Empire

perse. En 330 av. J.-C, le roi Darius est assassiné. Alexandre, qui se présente comme le nouveau roi perse, se lance ensuite dans la conquête des régions de Sogdiane et de la Bactriane, où il épouse Roxanne, la fille d'un seigneur local, en 327 av. J.-C. Il fonde de nombreuses colonies militaires, dont plusieurs portent le nom d'Alexandrie. Il adopte également le rituel perse et impose que l'on se prosterne devant lui comme devant les rois perses. En 326 av. J.-C, il atteint la vallée de l'Indus, au nord de l'Inde, mais son armée refuse d'aller plus loin et fait retraite. En mai 323 av. J.-C, de retour à Babylone, il tombe malade et meurt à l'âge 32 ans.

III Sa mort marque le début d'une période de désintégration de son œuvre. La succession est confiée à son demi-frère Arridée, ainsi qu'au fils de Roxanne et d'Alexandre. Ses généraux se disputent territoires et populations, enterrant l'unité de l'Empire. Quatre grands royaumes voient le jour : celui des Lagides en Égypte, celui des Séleucides au Proche-Orient, celui des Antigonides en Macédoine, celui des Attalides en Asie Mineure. Pour autant, l'héritage d'Alexandre est important. Il a légué à ses successeurs un modèle de monarchie personnelle et divine. Alexandre a fondé 24 « Alexandrie », une quarantaine de cités et de comptoirs grecs en Asie et en Égypte. Il a ouvert des routes et des canaux en direction de l'Asie, en plus d'avoir contribué à rapprocher les esprits et les mœurs en diffusant le modèle **hellénique** en Orient, quand bien même cette expansion de la culture grecque reste relativement superficielle dans certaines régions, comme en Perse. La brièveté de son existence rend plus impressionnant son héritage et se trouve à l'origine de légendes entourant son personnage, comme celle du **nœud gordien**.



FOCUS

« Le roi de Haute et de Basse Égypte, le maître des Deux-Terres, le fils de Rê, le maître des couronnes, Alexandre, aimé d'Amon-Rê, qui est sur son trône élevé. »

Inscription hiéroglyphique sur l'une des parois de la chapelle dite d'Alexandre à Louxor.



Notions

- **Hellénique**: qui a rapport aux Grecs, à la Grèce ou à la langue grecque.
- **≠Hellénistique**: qui concerne l'époque grecque antique qui court d'Alexandre le Grand à la conquête romaine de la Méditerranée (31 av. J.-C.).
- **Trancher le nœud gordien**: cette expression, désignant le fait d'employer une solution radicale pour trancher un problème compliqué, fait référence à un épisode de l'épopée légendaire d'Alexandre. Un nœud complexe liait le timon du char du roi de Phrygie Gordias. Les oracles avaient prédit que celui qui réussirait à le défaire serait maître de l'Asie. De passage à Gordion en 333 av. J.-C., Alexandre aurait résolu le problème en tranchant le nœud avec son épée.



Historiographie

Personnage ambitieux, conquérant du monde, prototype du héros mort tragiquement à 32 ans, Alexandre fit rêver des générations de rois, de conteurs en Occident mais également en Orient. Si les historiens connaissent peu de choses sur Alexandre, sa figure a été promue au rang de mythe. Alexandre le Grand | BNF Essentiels.



Pour aller plus loin

- **Bibliographie**
 - Olivier Battistini, *Alexandre le Grand: Histoire et Dictionnaire*, 2004.
 - Pierre Briant, *Alexandre le Grand, Que Sais-Je?* n° 622, [1974] 2023.

L'organisation économique du monde gréco-romain



- I L'agriculture, base des systèmes économiques de la Grèce
- II Une économie pas si primitive
- III Le poids de l'esclavage
- IV Ascension et chute de Rome: l'économie au rythme de la conquête

La Grèce et la Rome antiques sont des sociétés précapitalistes et préindustrielles, dont les conditions économiques diffèrent de celles du monde contemporain, sans y être pour autant radicalement opposées. D'un côté, la majorité de celles et de ceux qui vivent à cette époque sont des paysans, qui cultivent leur propre nourriture et échangent un nombre limité de produits avec leurs voisins proches. De l'autre, les voies terrestres et maritimes et les institutions mises en place dans ces sociétés permettent un développement du commerce à grande échelle et la consommation de produits variés dans les villes.

I Même si l'urbanisation est relativement importante en Grèce antique, les plus grandes villes restent très liées aux campagnes alentour dont elles dépendent. La production agricole est en ce sens au cœur des activités économiques. C'est avant tout une agriculture de subsistance dont les produits sont destinés à ceux qui cultivent la terre. Bien qu'il existe de grands propriétaires terriens, le modèle cher à la démocratie athénienne est celui d'un citoyen vertueux maître d'un petit domaine. C'est d'ailleurs ce que les Grecs, qui ignorent le concept d'économie tel que nous l'utilisons aujourd'hui, entendent par l'usage du terme *oikonomia* : les règles (*nomoi*) qui régissent la maisonnée (*oikos*) et les activités qui lui sont liées. Des auteurs tels qu'Aristote ou Xénophon y ont recours pour décrire la conduite que doit suivre un chef de famille pour gouverner son ménage et son domaine.

II Cette importance de l'agriculture d'autosubsistance ne doit pas servir de gage à une vision trop **primitiviste** de l'économie antique. Sans pour autant basculer dans le travers **moderniste**, il faut noter l'importance des échanges maritimes dans le monde méditerranéen, la géographie des côtes et le climat favorisant la navigation. La monnaie d'Athènes, la **drachme** d'argent, est utilisée



à grande échelle pour les échanges internationaux – et encore aujourd’hui le dirham marocain en tire son nom. La propriété privée et le respect des contrats sont garantis par le droit, ce qui permet la mise en place d’activités économiques précapitalistes. Le développement économique s’accélère encore à l’époque d’Alexandre le Grand, avec la construction de routes et de ports de grande importance autour du bassin méditerranéen, à commencer par les deux ports d’Alexandrie.

III L’idéal du citoyen maître de domaine correspond également à celui d’un homme qui peut, grâce au travail de ses esclaves, se libérer de l’obligation de travailler lui-même de ses mains pour se consacrer au développement des vertus morales et intellectuelles nécessaires au gouvernement de la cité ou de la ville. L’esclavage, en tant que mode d’organisation du travail, est donc constitutif de l’économie de la Grèce antique : au IV^e siècle av. J.-C., les esclaves représentent les trois quarts de la population d’Athènes. La conquête romaine accentue encore cette dynamique et les esclaves issus des guerres sont si nombreux que le chômage augmente, les petits artisans et commerçants ne réussissant plus à faire le poids face à cette main-d’œuvre quasi-gratuite.

IV La logique de conquête ne permet pas seulement à Rome de trouver des travailleurs à bas coût : elle guide toute l’organisation de l’économie. La production agricole doit servir à nourrir le centre politique et l’armée, ce qui favorise l’essor de grandes propriétés et la spécialisation des cultures entre les provinces. Cela, combiné au système de droit romain, permet une croissance économique légère et stable sur le long terme. Mais lorsque les conquêtes se tarissent, la dépendance de Rome à la production de ses provinces et des puissances voisines se fait sentir et l’économie se désorganise, ce qui accompagne la chute de l’empire.



Notions

- **Drachme**: nom porté par plusieurs monnaies grecques, dont la drachme d'argent utilisée pour les échanges internationaux. Une drachme contient 6 oboles, une somme de 100 drachmes est appelée une mine et une somme de 60 mines est un talent.
- **Primitivisme/modernisme**: débat historiographique – hérité du XIX^e siècle – relatif à l'économie antique. Pour les primitivistes, majoritaires dans les années 1970, l'économie antique est radicalement différente de l'économie moderne, tandis que les modernistes insistent sur les continuités entre les deux formes d'organisation.

Problème d'économie : comment mesurer la taille des économies antiques ?

Il est très difficile de déterminer les volumes de biens produits et échangés dans l'Antiquité. Il s'agit d'un monde sans chiffres, qualifié de pré-statistique par l'historien Moses Finley. Certains chercheurs tentent des approximations, en croisant la quantité de grain nécessaire à la survie d'une personne et les estimations démographiques, mais ces dernières sont elles-mêmes sujettes à débat. Les estimations basées sur l'archéologie comportent également des biais : le poids des marchandises dont on retrouve des traces dans les fouilles, telles que les céramiques ou le vin (transporté dans les amphores), est probablement surévalué par rapport à celui des textiles ou des biens périssables.

Pour aller plus loin

- **Bibliographie**
 - Jacques Brasseul, *Petite histoire des faits économiques. Des origines à nos jours*, 2022.
 - Moses Finley, *The Ancient Economy*, 1973.



La matière – Démocrite, Platon, Aristote, Épicure

- I La perceptibilité et la divisibilité de la matière
- II Hasard et finalité
- III L'informe et la forme

La matière désigne en premier lieu la classe d'objets dont nous avons une expérience perceptive et s'identifie aux corps, par opposition à l'immatériel qui relève de l'esprit (pensées, idées, concepts). Comment comprendre les tentatives de faire de l'une ou de l'autre de ces catégories la mesure de la réalité, ce qui existe vraiment ?

I Ce que nous touchons et avons sous les yeux se désagrège. Contre le monde immobile et uniforme de Parménide – l'être est ; le non-être n'est pas – Démocrite rend compte des variations de la matière à partir de la combinatoire d'éléments indivisibles et indestructibles qui se meuvent et se rencontrent dans le vide. Même si notre perception ne nous permet pas de la constater directement, il est nécessaire d'admettre l'existence de l'atome (*atomos* signifie « insécable ») sans laquelle la division des corps ne saurait finir. Comme les différences entre les mots résultent de la configuration de plusieurs lettres agrégées, celles entre les corps composés dépendent de l'ordre, de la position et de la forme des atomes. Précisons avec Épicure qu'il n'y a pas de sens à parler de matière brute, comme si les qualités sensibles des corps (par exemple, le doux et l'amer) étaient imprimées depuis l'extérieur.

II S'il en va de même pour les réalités que l'on pourrait croire « immatérielles » – l'amour est l'image d'atomes crochus qui ne déclinent plus vers d'autres – il semble impossible de justifier l'acte libre. Pour limiter la **nécessité** naturelle, Lucrèce souligne le *clinamen*, la déviation minimale dans la déclinaison ou le mouvement des atomes qui introduit une marge d'indétermination dans l'enchaînement mécanique (*De la nature des choses*). Il arrive par hasard que les atomes forment des mondes dont l'ordre est accidentel et provisoire, sans dessein divin ni intellect ordonnateur (Anaxagore) pour présider à cette opération. Comment un ensemble de lettres jeté au hasard pourrait-il produire le poème

du monde ? En faisant de la forme le résultat de la composition de la matière, il est impossible de donner le « pourquoi » du changement. Le matérialiste se passe de cette cause finale dont dépend selon Aristote la pleine compréhension des phénomènes (*Métaphysique*).

III La forme (*eidōs*) est le principe déterminant sans lequel nous ne pourrions rien dire de la matière. Toute théorie qui se fonde uniquement sur un élément fondamental (eau, feu, air ou terre), montre le *Timée* de Platon, est limitée. Lorsque nous disons « ceci est du feu » ou « de l'eau » nous visons quelque chose de stable, non pas ce qui s'évapore ou se condense sous nos yeux. Si nous ne pouvons parler de la matière que par le biais d'une prédication négative (ni l'eau ni le feu) c'est que, sans être rien, elle n'est rien d'étant. « Porte-empreinte » de toutes les formes immuables, elle permet au monde d'apparaître. C'est la « matrice » du réel ou le « réceptacle » (*chōra*) en lequel les corps singuliers sont passagèrement tels. De même que le bois est quelque chose de l'arbre, de la forêt ou de la charpente, la matière (« *hylē* » désigne à l'origine le bois) est la substance indéterminée commune aux corps. C'est pourquoi la *Physique* d'Aristote la définit comme un être en puissance, comme le « ce en quoi » de chaque chose (le marbre de la statue ; le son articulé du mot) capable de recevoir une forme (le dieu Hermès ou Apollon ; la signification « statue » ou « marbre »). Il suffit de remarquer qu'on ne fait pas de statue avec des sons pour préciser que chaque matière est toujours déjà informée – non pas purement indéterminée – et n'est donc pas susceptible de prendre n'importe quelle organisation. Que les matières « désirent » ou tendent à se mettre en forme, c'est ce que fait ressortir l'étude de la matière vivante. Elle fait corps avec l'âme, se développant selon un principe organisateur transmis lors de la génération. Matière et forme sont indissociables. Nul besoin de supposer à la manière de Platon des entités immuables et séparées de toute matière (les idées) pour expliquer l'identité dans le devenir. L'enfant grandit, il tend à achever sa forme humaine encore inachevée.



FOCUS

« Tous ceux qui, en quelque substance molle, s'appliquent à modeler des figures ne laissent subsister la trace d'absolument aucune figure, et s'arrangent pour aplanir cette substance et la rendre la plus lisse possible. Il en va de même aussi pour l'entité qui doit sur toute son étendue recevoir maintes fois et dans de bonnes conditions les représentations de tous les êtres éternels; il convient qu'elle soit par nature dépourvue de toute forme. » (Platon, *Timée*)

Notion

- **Nécessité**: déterminisme qui résulte du mouvement des corps ou bien puissance (parfois divinisée) qui donne sa loi au monde.

Réflexion

Les « ombres » des morts transportées par Charon ne sont, selon l'*Énéide* de Virgile, ni des organismes vivants ni des cadavres, mais des corps (« *corpora* »), c'est-à-dire des réalités perçues par les sens, capables d'actions et d'effets. Ne faut-il pas alors accorder à Sénèque que ce qui met en mouvement l'âme, par exemple le bien, est de nature corporelle ?

Pour aller plus loin

- **Bibliographie**
 - Aristote, *Métaphysique*, livre A.
 - Olivier Bloch, *Matière à histoire: le matérialisme de l'Antiquité à nos jours*, 1997.

La chorographie des premiers « géographes »



- I Définir la chorographie : une géographie descriptive
- II Hérodote, l'un des premiers historiens mais aussi l'un des premiers géographes ?
- III La géographie de Strabon
- IV Pausanias, les récits d'un voyageur

Si la géographie telle qu'on la connaît aujourd'hui ne commence à se développer qu'à partir du XIX^e siècle, de nombreux savants se sont intéressés aux espaces dès l'Antiquité avec des approches descriptives, souvent plus proches de l'exploration et de l'ethnographie. Alors qui sont les premiers géographes, quelles sont leurs pratiques et quelle est leur « géographie » ?

I Dans l'Antiquité, la géographie est avant tout une **chorographie** (du grec « *chôros* » qui signifie le lieu ou le pays, et « *graphè* » la description) c'est-à-dire une description d'unités territoriales. Ces récits étaient souvent appuyés sur ceux de voyageurs, qu'il s'agisse des auteurs eux-mêmes ou d'autres personnes. L'objectif de cette géographie très descriptive est à la fois de proposer une meilleure connaissance des territoires mais surtout de mieux les contrôler.

II Hérodote d'Halicarnasse (484 – 425 av. J.-C.) est souvent considéré comme le premier véritable historien sur le plan de la méthode, notamment par Cicéron, et par certains aspects il peut être présenté comme l'un des pères de l'anthropologie et de la géographie. En effet, à partir de ses voyages et des grands événements auxquels il a assisté, Hérodote a rédigé ses *Histoires* ou *Enquêtes*. Il utilise également des témoignages d'autres personnes et des compilations d'écrits pour évoquer des faits dont il n'aurait pas été le témoin. Il présente donc à la fois des événements historiques mais aussi des lieux (tels que l'Égypte, la Libye ou la Sicile), des cultures et des pratiques sociales. Il s'attache non seulement à raconter mais aussi à chercher les causes des conflits et à prendre de la hauteur, en mêlant des réflexions plus générales à des anecdotes, ce qui le distingue de Pausanias et de Strabon. En cela, il peut être qualifié de premier historien mais aussi de précurseur de l'ethnographie, de l'anthropologie et de la géographie.

En effet, Yves Lacoste souligne le caractère novateur de son attention portée aux rivalités, aux tensions géopolitiques et aux alliances internationales.

III Strabon (environ 63 av. J.-C. – environ 25 ap. J.-C.) est à la fois un historien et un géographe grec. Comme d'autres géographes bien postérieurs, c'est en rédigeant des travaux historiques, ses *Commentaires historiques*, qu'il s'attelle à décrire des espaces habités. Il écrit ainsi une *Géographie* comportant dix-sept livres et présente l'ensemble de la terre habitée, c'est-à-dire des espaces connus au moment de la rédaction entre 20 et 23 ap. J.-C. Comme l'œuvre de Pausanias, chacun des livres décrit une région du monde connu en s'appuyant à la fois sur des notes personnelles, sur des observations d'autres témoins et sur des lectures. En effet, Strabon vise à présenter à la fois la région dans ses caractéristiques naturelles et topographiques mais aussi sa population et son histoire.

IV Pausanias (environ 115 – 180) est un voyageur grec : il a rédigé des récits de voyages dans sa *Description de la Grèce* ou *Périégèse*. Elle se compose de dix livres, recouvrant chacun une ou plusieurs régions de la Grèce. Il y décrit les lieux, sites et villes qu'il a visités ce qui fait de son œuvre une ressource intéressante pour les historiens et les archéologues. Ses descriptions comportent également la mention des légendes associées aux lieux, des monuments, des œuvres d'art et de la faune et de la flore. Même s'il ne fait pas œuvre de géographe au sens moderne du terme, puisqu'il ne propose qu'une forme de **monographie** descriptive des régions parcourues et ne cherche pas de facteurs explicatifs, il est considéré comme l'un des premiers « géographes » à cause de ses descriptions précises des différents territoires. Strabon et Pausanias proposent donc une forme de géographie très descriptive, qui ne correspond plus à la géographie telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, alors qu'Hérodote, en recherchant des causes, pose les fondements de la géopolitique moderne.



Notions

- **Chorographie**: forme de géographie visant à décrire l'ensemble d'un territoire en indiquant ses lieux notables.
- **Monographie**: en géographie, étude descriptive et exhaustive d'un territoire en particulier, qui ne vise pas à tirer des conclusions générales applicables à d'autres territoires.

Cas concret

La revue *Hérodote*, sous-titrée *Revue de géographie et de géopolitique*, est une revue fondée en 1976 par Yves Lacoste. À l'image des travaux des historiens antiques, elle propose des monographies qui peuvent porter sur une région du monde ou un pays, mais aussi sur un concept ou une thématique.

Pour aller plus loin

- **Sitographie**
Podcast « Hérodote (480 – 425 avant J.-C.), l'enquêteur d'Halicarnasse », *Radio France*, 9 janvier 2021.
- **Bibliographie**
 - Sonia Darthou, « Hérodote, l'historien voyageur », *Histoire et civilisations*, 2021.
 - Céline Guilmet, *L'œil du voyageur: la lecture de l'espace dans la Périégèse de Pausanias*, 2005.
 - Airton Pollini, « La représentation de l'espace chez Hérodote », *Expériences et représentations de l'espace*, 2012.





Le bien – Platon, Aristote, Épicure

- I Connaître le désirable
- II La pluralité des biens et le souverain bien
- III La vie bonne : le plaisir et la vertu

Constamment associé au beau et au vrai, le bien (*agathon*, que Cicéron traduit par *bonum*) n'appartient pas en propre à la morale ; c'est l'excellence d'une chose, d'une action ou d'un homme au sens où ils remplissent leur fonction. Pourquoi peut-il désigner dans l'**eudémonisme** aussi bien les belles actions, non honteuses, que l'utile et ce qui plaît ?

I Il n'est pas nécessaire de s'accorder sur son contenu pour reconnaître que le bien est le principe qui oriente toute action. À suivre le *Banquet* de Platon, le bien est l'être en tant qu'il est objet de désir : alors que la passion s'attache exclusivement à un beau corps ou à une belle âme, l'amour reconnaît le beau en soi qui l'attirait à travers eux. Les humains « n'aiment rien d'autre que ce qui est bon », dit Diotime, et c'est en effet le bien qui peut apporter la complétude au désir. Que le désir soit orienté vers le bien n'évite pas ses errances. Si « nul n'est méchant volontairement », comme le répète Socrate, c'est qu'il est impossible de s'infliger un mal de plein gré. Le méchant – envers les autres ou lui-même – vise ce qui lui paraît bon (le plaisir charnel, la richesse ou le pouvoir illimités) sans comprendre qu'il manque ainsi le bien qu'il désire. On ne faute jamais par choix délibéré, mais seulement par ignorance. Si la **vertu** est affaire de savoir, comment saisir adéquatement, par-delà la diversité des opinions, l'idée du bien ? C'est à travers une analogie que Socrate la présente dans la *République* : elle est à l'intelligible ce que le soleil est au monde visible. Comme la lumière est nécessaire pour voir et faire croître, elle donne aux objets connaissables leur vérité et leur être. Ce n'est qu'au terme d'une longue formation du caractère et de l'intellect que les philosophes-rois, à qui doit selon Platon revenir le gouvernement de la cité idéale – chez qui prime le désir de vérité –, pourront contempler cet absolu par lequel toute âme connaît et désire.

II Ne faut-il pas s'intéresser au bien que l'homme peut produire, à ce qu'il peut faire? Comme tous les vivants tendent naturellement à accomplir leur fin, remarque Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*, les hommes recherchent leur bien à travers une multiplicité d'activités. La médecine vise la santé de même que les activités rentables visent la richesse sans que l'on puisse d'emblée savoir comment hiérarchiser ces biens. Il est pourtant possible d'affirmer que des moyens divers contribuent à la réalisation d'un seul et unique bien, d'un « souverain bien » : non pas le plaisir ou la vertu abstraite, mais le bonheur. Telle est la fonction propre de l'homme ou « l'activité de l'âme en conformité avec la vertu », l'exercice de la rationalité qui aboutit chaque fois à l'action bien accomplie (*eupraxia*). C'est par l'habitude, non pas par la science, que l'homme est susceptible de bien agir dans la diversité des situations certes régulières mais contingentes qu'il rencontre. Comme on ne saurait alors donner du bien qu'une approximation suffisante pour orienter l'action, non pas un modèle univoque, c'est à la prudence que doit être confiée la délibération sur ce qui est bon ou mauvais. Si le bien, en tant qu'il est possible, doit être distinct de l'abîme du désir illimité, l'excellence de l'homme se trouve dans la **médiété** qui offre une limite, par exemple en tenant à chaque fois le juste milieu entre les extrêmes de la témérité et de la lâcheté.

III L'*Apologue* de Prodicos de Céos, lieu commun de la réflexion sur la vie bonne dans l'Antiquité, place le jeune demi-dieu Héraclès à la croisée des chemins, hésitant entre la voie de la Vertu et celle du Vice et des plaisirs. S'il est vrai pour Aristote qu'il n'est pas nécessaire de se préoccuper du plaisir pour que la vie bonne soit plaisante, cette hésitation n'a pas lieu d'être : l'homme vertueux ne cherche pas à l'éviter, il prend du plaisir en étant modéré. Ne peut-on pas renverser la proposition et dire à la manière d'Épicure que le plaisir (*hêdonê*) n'est pas seulement ce qui accompagne les actes vertueux mais le bien premier, naturel et absolu auquel la vertu permet d'accéder continuellement? Nul idéal lointain dans cette vertu, elle est un simple instrument qui tire sa valeur de sa capacité à réguler les désirs. C'est grâce à elle que « le bien est facile à obtenir » (*Lettre à Ménécée*).



FOCUS

« Prétendre que l'homme soumis au supplice de la roue, ou accablé de grandes infortunes, est heureux, à condition d'être vertueux, c'est parler en l'air. » (Aristote, *Éthique à Nicomaque*)

Notions

- **Eudémonisme** : désigne les doctrines qui font coïncider l'activité éthique et la poursuite du bonheur.
- **Médiété** : selon cette théorie, toute vertu a un juste milieu entre des excès contraires.
- **Vertu** : le meilleur accomplissement possible de la nature d'un être.

Réflexion

Impeccable, l'homme antique ne parvient d'abord pas à penser le paradoxe d'une volonté qui va contre la volonté du bien. Relatant dans les *Confessions* comment il a volé une poire sans faim ni fascination pour sa beauté, Augustin souligne le goût de la transgression : « ma méchanceté n'avait pas d'autres causes que ma méchanceté même ». L'expérience d'une distorsion de notre rapport au bien ne s'explique plus par l'ignorance mais, comme le mal n'est rien, par une paradoxale jouissance du néant.

Pour aller plus loin

- **Bibliographie**
 - Monique Canto-Sperber, *Éthique grecques*, 2001.
 - Anne Merker, *Une morale pour les mortels. L'éthique de Platon et d'Aristote*, 2011.